



# End/Igné - Revue de presse

Du dim. 7 oct. au mar.  
27 novembre 2018

**Service  
de presse Zef**  
01 43 73 08 88

Isabelle Muraour  
06 18 46 67 37

Emily Jokiel  
06 78 78 80 93

Clara Meysen  
06 75 45 65 55

[contact@zef-bureau.fr](mailto:contact@zef-bureau.fr)  
[zef-bureau.fr](http://zef-bureau.fr)

**Théâtre  
de Belleville**

01 48 06 72 34  
94, rue du Faubourg  
du Temple, Paris XI

M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

[theatredebelleville.com](http://theatredebelleville.com)

Tarifs

Abonné.es 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€  
(-1€ sur la billetterie en ligne)

« AFFRONTER LE FEU PLUTÔT QUE VIVRE EN ENFER »



# END / IGNÉ

**Du dimanche 7 octobre au  
mardi 27 novembre 2018**

**Le lundi et mardi à 19h15  
Le dimanche à 15h**

**Durée 1h10**

**Texte Mustapha Benfodil  
Adaptation et mise en scène Kheireddine Lardjam  
Avec Azeddine Benamara  
Scénographie Estelle Gautier  
Création lumière Manu Cottin  
Création son Pascal Brenot**

**Production Cie El Ajouad  
Coproduction l'Arc - Scène Nationale le Creusot, le Conseil régional de Bourgogne  
et le Département de Saône et Loire  
Avec le soutien des Scènes du Jura et l'Institut français en Algérie**

# Le Monde

Dans le cadre d'une semaine de découverte de la dramaturgie algérienne, au Théâtre de l'Aquarium, le public peut découvrir une pièce de Mustapha Benfodil, « End/Igné » écrite en français, qui aborde un sujet particulièrement délicat, l'acte désespéré d'individus qui s'immolent par le feu, parce qu'ils ne peuvent pas faire entendre leurs voix.

Cette violence fait écho à la résignation, le silence qui musèlent nombre d'individus dans la société. « ce monde est laid » nous dit le metteur en scène kheireddine lardjam. Il n'est pas évident de prendre le pouls d'une société humaine en mouvement. L'auteur de la pièce, écrivain reconnu et également reporter au quotidien algérien « el watan » n'a pas voulu faire un documentaire ni faire du héros de sa pièce, Aziz, un orateur politique. En prenant acte de situations désespérées qui propulsent des individus au-delà de la mêlée, il entend seulement soulever cette perche de parole qui grâce au théâtre encore peut s'élever contre toutes les langues de bois, in vivo.

Que les immolés par le feu soient récupérés politiquement, nous le savons bien mais ce qui importe aussi à l'auteur par l'entremise d'un autre personnage, l'ami de Aziz, c'est de faire entendre la voix de tous ceux qui s'interrogent, qui ne comprennent pas, qui font partie de la majorité silencieuse.

Occupé à dépoussiérer « ses morts », coupé du monde, moussa n'aurait pu imaginer qu'il se retrouverait devant le cadavre de son ami. Il le veille toute la nuit, puis s'endort. c'est alors qu'Aziz prend la parole.

Cette manifestation de la parole dans un lieu qui ressemble à une tombe, où le gardien fait figure d'enterré vivant, devient une force de vie incroyable.

Le comédien Azeddine Benamara nous fait oublier qu'il est seul en scène, son personnage Moussa est plutôt jovial, il ne cesse de dialoguer avec les autres, son besoin de parler est si naturel que le public perçoit cette évidence, il ne peut rester coupé du monde. les autres font partie de lui et naturellement Aziz son ami, son alter égo.

L'auteur, le metteur en scène, le comédien n'ont pas fait feu de tout bois, pour la création de ce spectacle « End/Igné ». Ils ont réuni leurs sensibilités, leur tact, leur courage, leurs réflexions, pour faire monter les voix de l'être en chair et en os, dans ce foyer qu'est le théâtre, pour la liberté d'expression. Un spectacle collectif très fort, de qualité, extrêmement sensible et vivant !

Il s'agit de rencontres humaines à travers Aziz et Moussa si bien incarnés par Azeddine Benamara, il s'agit de notre sol humain.

Evelyne Trân, le 27 septembre 2014

# L'Humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

## Algérie, un théâtre en quête de nouvelles utopies

De jeunes créateurs algériens perpétuent une écriture de l'urgence et du désir d'émancipation en dépit du désenchantement, de la censure politique ou religieuse.

Rencontres à la Cartoucherie.

Le théâtre de l'Aquarium, à la Cartoucherie de Vincennes, s'ouvre cette semaine aux jeunes dramaturgies algériennes. Avec, pour fil conducteur, « End/Igné », tragédie contemporaine mettant en scène les maux d'une jeunesse à la dérive sur la rive sud de la Méditerranée. On connaît l'étincelle Mohamed Bouazizi, du nom de ce jeune marchand ambulant de Sidi Bouzid dont l'immolation par le feu avait déclenché le soulèvement tunisien en 2010. Mais qui sait que chaque jour, en Afrique du Nord, des jeunes mettent le feu à la poudrière de leur « dégoûtage », préférant, comme ils disent, brûler vif que vivre en enfer ?

Le jeune metteur en scène algérien

Kheireddine Lardjam a demandé au dramaturge et reporter Mustapha Benfodil de poser une parole théâtrale sur ce feu qui brûle toute une génération. *End/Igné* n'est pas un manifeste politique. C'est le cri limpide, intime, d'une jeunesse dont les rêves ont explosé en vol. Kheireddine Lardjam met en scène ce monologue que joue Azzedine Benamara avec maestria.

Le propos se déploie dans le décor glauque d'une morgue de l'hôpital de Balbala, bled imaginaire d'un Sud misérable et poussiéreux, que narguent d'inaccessibles champs pétroliers. Moussa est gardien de la morgue, faute de mieux. Un jour, le corps qu'il reçoit est celui de son ami Aziz,

un poète des rues, un insurgé, toujours en guerre contre les profiteurs et les corrompus. Convoqué par un juge pour répondre d'un désir de liberté trop vif, Aziz s'est immolé en plein tribunal. Il émerge des limbes pour raconter ce geste. Le texte de Benfodil est magnifique.

Quant à Lardjam, c'est un digne héritier d'Abdelkader Alloula et de ce théâtre algérien attentif aux maux et aux blessures du peuple.

Autour de la pièce, rencontre, lectures ou récitals feront découvrir au public cette écriture de l'urgence et du désir d'émancipation que perpétuent avec audace de jeunes créateurs algériens en dépit du désenchantement, de la censure politique ou religieuse. Les femmes, ici, tiennent une place singulière, comme en témoigneront, samedi et dimanche, les auteures Maïssa Bey, Hajar Bali et Randa El Kolli. Créatrices, actrices des bouleversements qui reçoivent le Maghreb et le Machrek, des femmes prennent la plume, défiant les conservatismes qui leur déniaient tout rôle social ou politique, pour donner libre cours à de salvatrices utopies. Dès vendredi soir, Kheireddine Lardjam et Estelle Gautier exploreront ce lieu du féminin dans une performance joliment intitulée

« Le monde dort dans une femme arabe ».

Rosa Moussaoui, le 24 Septembre 2014

# Télérama'

**TT**

La pièce évoque la société algérienne d'aujourd'hui, où le peuple est coincé entre misère économique, censure de l'Etat et pression des « barbus ». Le point de vue est ici celui du jeune gardien, à la langue bien pendue, de la morgue de l'hôpital d'un bourg perdu, loin de la capitale. Il fait avec un humour désespéré la chronique des morts et de leur vie passée misérable, jusqu'au jour où c'est le corps de son ami Aziz, poète libertaire, blogueur et blagueur, qu'on lui apporte. Celui-ci s'est immolé par le feu, dans un geste d'ultime refus. On connaissait la plume de Mustapha Benfodil, lui-même poète et journaliste à El Watan. Ici, c'est un réquisitoire d'une ironie puissante qu'il dresse.

Qui nous fait rire autant que pleurer...

Emmanuelle Bouchez, le 30 octobre 2018

# Télérama

On ne voit plus beaucoup, en France, de théâtre contemporain algérien. Et pour cause : depuis l'assassinat, en 1994, du dramaturge et chef de troupe fort en gueule Abdelkader Alloula, la parole libre s'est diluée sous l'oppression des fondamentalistes comme sous la censure d'État.

Pourtant, une nouvelle génération résiste. Parmi ses représentants, le metteur en scène trentenaire Kheireddine Lardjam, dont la compagnie porte le nom du plus connu des textes d'Alloula (*El Ajouad*, en français *Les Généreux*), et qui travaille avec un pied de chaque côté de la Méditerranée.

Il orchestre, fin septembre à la Cartoucherie de Vincennes, une semaine de rencontres avec des auteurs (des femmes surtout, comme la romancière Maïssa Bey) qui donnent à voir la société algérienne de l'intérieur. Au coeur de son mini-festival: *End/igné*, son spectacle créé il y a deux ans, d'après le texte choc de l'essayiste journaliste-performeur Mustapha Benfodil. Dans une salle noire tapissée de tiroirs vite identifiée comme la morgue d'une petite ville, un jeune gardien veille le cadavre de son ami, brillant poète blogueur traqué par les autorités, qui s'est immolé. Son monologue déroule la chronique d'une jeunesse sans espoir que seule sauve une sarcastique ironie. Le comédien mis au défi de ce texte oscillant entre rires et larmes s'appelle Azzeddine Benamara. Grâce à lui, l'impasse où sont coincés ceux qui choisissent de vivre en toute liberté dans l'Algérie d'aujourd'hui est d'emblée terrifiante.

Emmanuelle Bouchez, le 13 septembre 2014

# la terrasse

**Succès du Festival d'Avignon 2013, ce monologue puissant porté par Azzeddine Benamara et signé par Mustapha Benfodil tente d'outsier l'immolation par le feu, suicide public terriblement accusateur.**

Terrifiante et choquante action suicidaire que celle de l'immolation par le feu, qui marque fortement les esprits et parfois l'Histoire. Telles la figure emblématique de l'étudiant tchèque Jan Palach, qui s'immole par le feu pour protester contre l'invasion soviétique en 1969, ou celle du jeune Tunisien Mohamed Bouazizi en décembre 2010, devenue symbole du déclenchement du Printemps arabe. Reporter au quotidien algérien El Watan et auteur, Mustapha Benfodil, qui a enquêté sur des dizaines de cas d'immolations au Maghreb, a écrit ce texte à la demande du metteur en scène Kheireddine Lardjam.

## **Cri des opprimés**

Il y fait vivre la parole d'un laveur de morts dans la morgue d'une petite bourgade, qui réceptionne le corps de son meilleur ami, qui s'est immolé par le feu. Ni théâtre documentaire ni sociologie du désastre, ce texte en forme de monologue souhaite dire le monde en faisant le pari selon son auteur de « l'intériorité, de l'intime ignition, de la citoyenneté refoulée ». Ce n'est pas l'autopsie d'un corps social, mais l'autopsie « d'un corps qui a mal », « une autopsie poétique. Avec pour seule médecine légale la liberté du scalpel. » Soutenu par le talentueux comédien Azzeddine Benamara, le metteur en scène Kheireddine Lardjam interroge et fait entendre ce « cri des opprimés de toutes natures », que plus personne ne voit ou n'écoute dans une société malade. À réserver d'urgence !

Agnès Santi, le 1er septembre 2014 - N° 223

# la terrasse

End/Igné traite de l'immolation en Algérie. Fruit d'une commande de votre part à Mustapha Benfodil, ce texte est-il lié aux [...]

**End/Igné traite de l'immolation en Algérie. Fruit d'une commande de votre part à Mustapha Benfodil, ce texte est-il lié aux Printemps arabes ?**

**Kheireddine Lardjam** : Si la commande est contemporaine de l'immolation du Tunisien Mohamed Bouazizi, qui déclenche les insurrections de 2011 dans le monde arabe, c'est autre chose qui est à son origine : ma découverte de l'importance de l'immolation en Algérie. En 2010, pas moins de 176 jeunes ont tenté de se suicider par le feu. Un chiffre qui a aussi frappé Mustapha Benfodil, également journaliste pour le quotidien El Watan. Nous sommes partis ensemble à rencontre de jeunes qui avaient tenté de s'immoler, suite à quoi il a réalisé un reportage puis écrit la pièce End/Igné.

**Pourquoi le choix de la fiction, plutôt que d'une écriture documentaire ?**

**K.L.** : La fiction permet de multiplier les points de vue, contrairement à l'écriture documentaire qui en privilégie un seul. Mustapha Benfodil, avec qui je travaille depuis longtemps, déploie une écriture du réel qui est selon moi l'une des plus intéressantes de l'Algérie d'aujourd'hui. Il présente aussi au Théâtre de Belleville une performance, *L'Antilivre*, et intervient le 6 octobre sur l'écriture en Algérie. Cela avant une rencontre dédiée à l'écriture féminine algérienne francophone le 13, puis à la diversité ethnoculturelle dans nos imaginaires le 10 novembre. Des sujets qu'il me semble indispensable d'aborder aujourd'hui.

« L'Algérie de 2018 est un pays encore habité par la mort. »

**Vous avez créé End/Igné une première fois en 2013.  
Résonne-t-elle autrement aujourd'hui ?**

**K.L.** : Elle est hélas tout aussi actuelle qu'hier. Non seulement les immolations n'ont pas cessé, mais du fait de l'épidémie de choléra qui sévit en ce moment sur l'Algérie et de la période électorale qui s'annonce, l'Algérie de 2018 est un pays encore habité par la mort. *End/Igné* peut être lu comme une métaphore de cet état causé en grande partie par les vingt ans de règne de Bouteflika.

**Quelle influence ont ces évolutions sur le spectacle ?**

**K.L.** : Avec Azeddine Benamara, le comédien qui jouait déjà dans la première version de la pièce, nous souhaitons y injecter davantage d'humour et d'ironie, car c'est ce qui sauve le pays. Un peu de colère aussi, l'auteur et moi déplorant la passivité du peuple algérien, qui semble toujours penser que la solution à ses problèmes viendra de l'extérieur. Un bilan des vingt dernières années s'impose en Algérie, ce qui sera l'objet de ma prochaine collaboration avec Mustapha Benfodil.

Propos recueillis par Anaïs Heluin



**Avec véhémence**

Mustapha Benfodil, un poème pour la jeunesse souffrante d'Algérie.

On n'aime beaucoup se rendre au Théâtre de Belleville où l'on ne cesse de découvrir des artistes intéressants, souvent encore peu connus. Ce n'est pas le cas de Mustapha Benfodil, journaliste algérien qui ne quitte son pays que pour des reportages que publie *El Watan* ou parce que son destin d'écrivain l'appelle ici ou là, de la France à la Grande-Bretagne, notamment. Romancier, il a publié plusieurs livres depuis le début des années 2 000 et composé un grand nombre de pièces de théâtre. Dans *End/Igné*, il donne la parole à un personnage hors norme, un imprécateur que rien ne semble pouvoir faire taire. Moussa est l'unique employé de la morgue de Balbala. La familiarité avec les morts lui donne un courage certain, une lucidité sans atermoiement, mais soulevée par une rage certaine.

Une colère.

Mis en scène par un autre artiste algérien qui a adapté le texte, Kheireddine Lardjam, Azeddine Benamara est Moussa. De toutes ses fibres, dans une véhémence ondulante, il incarne, par la voix du personnage, celle de toute une jeunesse algérienne qui rêve de travail, d'engagement, de vie.

La représentation est touchante, comme l'est le texte. Pas toujours d'égale puissance. Mais la fable de Moussa nous invite à méditer sur la réalité de notre monde.

# TouteLa Culture •com

## **End/igné de Kheireddine Larjam au Théâtre de Belleville : Le Choc !**

**Nous connaissons depuis longtemps à Toutelaculture la force et le talent du geste de Kheireddine Larjam. Avec *End/igné*, interprété par Azzedine Benamara, Larjam ajoute un chapitre essentiel à son oeuvre. Il adapte et met en scène un texte de Mustapha Benfodil et signe un choc psychique et affectif.**

Mustapha Benfodil est un auteur algérien francophone, romancier poète et dramaturge. Il est par ailleurs journaliste dans le grand quotidien francophone El Watan en Algérie où il vit. Sa langue est belle et riche d'une tradition de romantisme d'entre les deux rives. La pièce restitue admirablement et le réalisme froid et le style romantique du poème titré originellement *Ind/igné*. Kheireddine Larjam crée en 1998 la compagnie El Ajouad *Les généreux* d'après le titre d'une pièce de Abdelkader Alloula, dramaturge assassiné en Algérie par les islamistes. Il est le génial metteur en scène de la pièce *O-dieux* sur le conflit israélo-palestinien, de *Page en Construction* où il interroge son identité, ou de *1000 francs de Récompense* de Victor Hugo sur la société à deux vitesses. À chaque fois il brille par une direction d'acteurs et une scénographie incroyablement efficaces. Son talent et sa malice consistent à empoigner nos âmes pour ne les lâcher qu'au tomber de rideau. Dans *End/igné*, son aptitude à produire en nous ce choc émotif s'adjoint la suppléance de façon admirable de Azzedine Benamara, immense acteur découvert en 2014 au Théâtre du Nord avec *La nuit juste avant les forêts*.

*End/igné* est une pièce en deux actes. Au premier acte Moussa armé d'un balai d'un chiffon et d'un dictaphone est l'unique préposé de la morgue de Balbala, Il s'épanche avec dérision sur les malheurs d'une jeunesse sans avenir. Il consigne tout sur un dictaphone, parle seul, souvent avec humour, pour ne pas devenir fou. Il donne des noms à ces morts alignés dans cette morgue aux métalliques tiroirs funéraires, orne leur départ de ce monde du geste littéraire sinon les gens meurent pour rien. Mais, le jour où il reçoit le corps calciné de son ami Aziz, c'est à l'Algérie qu'il adresse sa rage.

Le propos est politique bien sûr. Nous ressentons en quoi de bêtise et de fascisme se constitue le joug de l'islam politique et sociétal. Mais Mustapha Benfodil pourchasse autre chose, car d'autres désespérés se sont immolés ailleurs, certains même en France. La pièce est une exploration intime et intimiste de cet acte mystérieux de l'auto-immolation, à la façon de Sarah Kane dans *Psychose 4:48*. Il s'agit de tout décrire et de tout transmettre en collant au plus près afin de percer l'énigme de l'individu qui décide de se débarrasser de sa peau de damné par la pire des solutions, en purifiant son corps par le feu, en l'allumant pour enfin le regarder vivre. Le premier acte était trempé dans l'ironie, le deuxième acte dans le désenchantement. Les deux actes en miroir multiplient leurs respectives puissances théâtrales. Le discours dans la langue de Benfodil est bouleversant et le jeu de Azzedine Benamara planté dans la pénombre face à nous durant tout le deuxième acte est intense et splendide. Au noir, les larmes coulent sur les joues du public qui peine à sortir de sa sidération pour applaudir à tout rompre. **La pièce est définitivement un choc.**

David Rofé-Sarfati, le 25 octobre 2018

# théâtreorama

Le panorama du spectacle bien vivant

Pour sa rentrée 2014, le Théâtre de l'Aquarium a eu la belle idée de célébrer la littérature algérienne contemporaine. Et si vous vous demandiez s'il y a encore aujourd'hui en Algérie des auteurs de théâtre de qualité et bien cette petite semaine à la Cartoucherie vous en donnera la réponse. Autour du metteur en scène Kheireddine Lardjam, instigateur du projet, des artistes engagés comme les auteur(e)s Hajar Bali, Mustapha Benfodil, Maïssa Bey, Randa El Kolli et le chanteur Larbi Bestam accompagné de son luth.

En spectacle phare, « End/Igné » de Mustapha Benfodi, un texte fort et poignant, une confrontation entre Moussa employé à la morgue et le corps inerte de son ami Aziz militant sans limites qui s'est immolé devant les juges : il a choisi d'« affronter le feu plutôt que l'enfer ». Au programme également, diverses performances gratuites comme celle sur le combat et la place des femmes dans le monde rabe ; de la musique avec Larbi Bestam, l'un des maîtres de la musique Diwane ; des lectures et des rencontres avec les artistes. L'Algérie engagée et vivante, l'Algérie indignée et rebelle, c'est cette Algérie-là qui sera à l'honneur dans cet événement unique à ne surtout pas manquer.

One, two, three, viva l'Algérie !

# Reg'Arts

Spectacles, expositions, événementiel

C'est la morgue d'un hôpital. Des tiroirs réfrigérés, un petit bureau, des lampes coniques pendant du plafond. Univers à moitié glacial, à moitié dégradé. C'est l'univers de Moussa, laveur des morts de la ville de Balbala. Il leur parle, prend soin de leur apparence, s'informe de leur histoire, vit en leur compagnie.

Nous sommes dans une petite ville dans les terres d'Algérie.

Dans une première partie, Moussa apparaît comme un personnage cocasse, pétri d'humour noir, léger, drôle, doué d'une provocation proche de la jubilation. Un personnage que la dureté du monde économique et politique a fait renoncer à une vie confortable pour se contenter d'un poste subalterne, presque honteux : s'occuper de la morgue de l'hôpital. Lui qui était diplômé en forage pour rentrer dans l'industrie pétrolière voisine, usine où il n'a même pas pu postuler par manque de piston ou d'influence. C'est un homme en renoncement mais pas tout à fait. Il n'est pas de ceux qui brisent leurs chaînes avec fracas et provocations, mais chacun de ses gestes du quotidien est une révolte contre les codes moraux, politiques ou religieux qui étranglent la vie dans les villes algériennes : dans sa morgue, à l'abri des regards et des jugements, avec pour seuls témoins ses cadavres, il écoute de la musique, danse, boit, soliloque et écrit l'histoire de chacun de ses morts en l'enregistrant dans un dictaphone qu'il porte perpétuellement autour du cou.

Tous ces actes condamnés d'avance par les bienpensants du pouvoir là, dehors. Le monde qui l'entoure ? Un monde où il faut payer tout, à chaque instant, pour chaque chose : des bakchichs pour entrer quelque part, des courbettes pour obtenir un passe droit, des soumissions aux dogmes des religieux islamiques. La morgue est l'asile où il agit, pense et parle à sa guise.

Comme si les morts avaient plus de tolérance que les vivants.

C'est un homme du peuple, mais éduqué, moderne, actuel. Qui sait réfléchir, voir et analyser. Tout sauf un dupe. Mais un homme qui n'ose pas affronter l'ordre établi. Un de ces humbles qui possède son propre sens de la justice, du bien et du mal, son code moral.

Il a choisi cette place de gardien des morts presque pour se cacher, ou pour cacher le monde à ses yeux, pour s'isoler, pour ne pas être tenté de réagir à l'injustice, la corruption, la dureté infligée au peuples, aux individus. Comme s'il avait voulu épargner le monde et lui-même de la violence qu'il soupçonnait en lui. Un sage ! Mais rien n'y fait, l'agitation du monde déferle sur lui sous la forme de l'arrivée du cadavre d'Aziz. Aziz le révolté de la ville, le trublion, le blogueur qui dénonce les corruptions et les passe-droits d'un régime autoritaire, Aziz que la justice ne cesse de vouloir faire taire, Aziz son ami avec qui il voulait faire un livre sur tous ces morts, ces suicidés, qu'il faut sauver de l'oubli, Aziz qui s'est immolé par le feu dans la salle de tribunal pour crier son refus.

Dans cette deuxième partie, on pénètre dans un tout autre climat, dramatique, solennel, déchirant où les blessures s'ouvrent et où le cri s'approche des lèvres. C'est un devoir du souvenir, une ode au martyr et une profession de foi, pas la foi religieuse, la foi beaucoup plus triviale, la foi en l'homme, sa force de révolte, son acte de libération. Il y a un effet de miroir entre Aziz et Moussa et aussi un héritage. Moussa portera la mémoire d' Aziz, peut-être lui aussi un jour se transformera-t-il en torche brûlante pour crier son refus. Quoi qu'il arrive, et voilà le message d'espérance, Aziz ne se sera pas immolé pour rien.

Mustapha Benfodil met dans la bouche de son personnage des phrases fortes dans une langue très belle, littéraire par moment, sans chercher la retape du langage de la rue. Il ne s'agit pas ici d'un propos sociologique ni par trop réaliste. Il cherche à montrer l'âme de son personnage plus que sa représentation stéréotypée. Et plus il le particularise ainsi plus Moussa devient universel : il est l'homme qui rentre son cri de révolte dans sa gorge qu'il soit d'Algérie ou d'ailleurs. Un vrai bijou de texte pour un comédien. Azeddine Bénéamara y déploie tout son talent. Dans le cocasse, le comique, comme dans le tragique. Une vraie performance.

La mise en scène et la direction d'acteur de Kheireddine Lardjam dans le décor très réaliste d'Estelle Gauthier (on inhale presque par instant l'odeur floral des cadavres mis au frais) est sobre, stricte, efficace, elle met en valeur l'humain, le sensible de ce personnage qui semble prendre conscience devant nous.

Après la création qui eut lieu au Caire au Printemps 2013, Kheireddine Lardjam retrouva une phrase du texte taguée sur un mur de la ville :

« Je ne suis plus dans les temps folkloriques, je suis dans le temps politique, je vous laisse à vos antiquités ».

À entendre.

Bruno Fogniès, le 27 septembre 2014



# Théâtre du blog

À la morgue de Balbala, il y a fort à faire : cinquante-trois morts en deux mois : entre autres, un bébé retrouvé dans une poubelle, un migrant subsaharien, un fou errant dépouillé de ses organes par des trafiquants... Et, plus récemment, deux cadavres décapités à la scie ! Moussa, « nécrologue en chef », veille sur ce petit monde, discute avec eux, malgré la chaleur (la clim' est en panne) et entre deux coupures d'électricité. « Compter les morts, plaisante-t-il, il n'y a rien d'autre à faire à Balbala ! ». Près des champs pétroliers où il n'a pas accès, ce technicien supérieur en forage, et au chômage comme tant d'autres en Algérie, il n'a trouvé que ce travail à la morgue. Faute d'avoir pu graisser la patte à qui de droit :

« L'argent est un lubrifiant miraculeux ».

« Que ne donnerais-je pas pour un aveu de vous ? » dit-il, à ses macchabées : avec un petit magnétophone, il essaye d'écrire la chronique de cette société d'outre-tombe à l'image de celle des vivants. Charge à son ami Aziz de mettre en forme ces témoignages, pour écrire leur livre : *L'Autopsie de Balbala*. Aziz, le blogueur sulfureux et redouté par la société corrompue, le pourfendeur de barbus, accablé de procès, n'écrira jamais ce livre, et choisira une autre voie pour revendiquer haut et fort sa liberté : « J'ai allumé mon corps pour le regarder vivre ! » D'où le titre de la pièce. On pense inévitablement à Mohamed Bouazizi, qui s'immola par le feu en décembre 2010, geste qui fit naître les Printemps arabes. Parce que Mustapha Benfodil avait enquêté sur les immolés par le feu, phénomène répandu en Algérie, Keireddine Lardjam, lui a commandé cette pièce. Intrépide reporter et journaliste n'hésitant pas à s'embarquer sur les bateaux des migrants en Méditerranée, ou à couvrir la guerre d'Irak, il alimente ses romans et son théâtre de ses expériences.

Azeddine Bénomara incarne celui qui répare les morts et l'autre qui lutte pour les vivants. Des styles d'écriture très contrastés portent ce double monologue : l'auteur commence dans le registre d'un humour acerbe et fait sourire l'auditoire, pour se terminer par une fulgurance poétique d'une étonnante virtuosité. Malgré le jeu un peu forcé du comédien, on apprécie la prose flamboyante de Mustapha Benfodil, et son sens de la formule. Avec des jeux de mots qui fusent et maintiennent la distance face à la tragédie algérienne dont Balbala et sa morgue sont la métaphore. « D'où l'autopsie, dit Musatpha Benfodil, pas l'autopsie du corps social. Juste celle d'un corps qui a mal. Un type bien identifié. Avec un C.V. Des envies. Des emmerdes.

Et des rêves qui ont explosé en plein vol. Une autopsie poétique donc.

Avec, pour seule médecine légale, la liberté du scalpel. »

Ce spectacle d'une heure a été créé au Caire en 2013, où il a pris une résonance telle que des phrases du texte ont été taguées sur les murs par des manifestants : « Je ne suis plus dans le champ folklorique, je suis dans le champ politique, je vous laisse à vos antiquités ». Puis il a été joué en Algérie, à Marseille, à Avignon et nous l'avions vu au théâtre de l'Aquarium en 2014. Nous avons plaisir à retrouver ce brulot : il n'a rien perdu de sa causticité, même si depuis, les Printemps arabes ont fait long feu...

Mireille Davidovici, le 10 octobre 2018

# INFERNO

A R T A T T I T U D E S  
www.inferno-magazine.com www.inferno-magazine.com

**Moussa est morguiste à l'hôpital de Balbala. Il occupe son temps à bichonner les morts et à s'adresser à eux avec un dictaphone autour de son cou. Sans détour, il évoque avec cynisme et dérision les malheurs d'une jeunesse sans perspectives. Il apparaît sur le plateau tel un militant du quotidien, qui sans forcément faire d'éclats, sans être mu par le désir de se projeter dans un destin collectif, essaye de donner à la vie un sens, une saveur et une valeur dans l'acte même d'exister, à l'aube de petits gestes, de petits rituels, que l'on pourrait croire au demeurant anodins.**

Si Moussa s'est mis au service de la mort, Aziz quant à lui n'hésite à ferrailer avec elle. Aziz est un guerrier qui va enquiquiner les tenants de l'ordre dominant, pour leur demander des comptes sur son blog. En s'immolant au tribunal, il rompt avec l'idée d'un magistrat élevé au rang de demi-dieu, et que tout justiciable est un sujet soumis, un coupable putatif potentiel.

Le texte de Mustapha Benfodil, mis en scène par Kheireddine Lardjam, donne lieu sur scène à un moment de théâtre d'une délivrance et d'une évasion inouïes.

Moussa (Azeddine Bénamara) pétille d'un désir d'exister contagieux, bien que lucide, et d'une virulence critique sombre. Le texte pense les différences individuelles, aussi vastes, aussi subtiles soient-elles et les fait exister, cohabiter par delà une politique de la domination.

Moussa active le désir survolté d'une jeunesse qui s'insurge contre tous les modèles préétablis, prisonnière de formes imposées, à la fois dysfonctionnantes mais surtout corrompues. Face à l'ingérence politique, gouvernée par et pour les seuls intérêts personnels d'une poignée de gouvernants aux décisions hasardeuses, son monologue aussi lyrique que naturel développe un monde pouvant être autre. A fleur de ses mots, on sent poindre un tabou majeur du côté du pouvoir, la force contestataire, transgressive que possède l'immolation.

On se souvient que c'est par un suicide par le feu en Tunisie que les révolutions arabes ont jailli. Ce geste évoqué au théâtre traduit un incommensurable mal-être collectif et le verbalise. Il parvient à être transfiguré, endossé dans *End/igné* jusqu'à trouver une dimension poétique. Le force de ce théâtre monologué est là : avouer l'inavouable pour permettre d'interroger les rouages du pouvoir et ses effets les plus néfastes sur nos sociétés.

Quentin Margne



*End/igné*, le cri d'une génération sacrifiée dans l'Algérie des années de plomb. Moussa travaille à la morgue de Balbala. Moussa a une mère, qui en bonne maman l'appelle à tout bout de champ. Moussa a un ami, Aziz. En somme, tout pour être tranquille loin des soubresauts d'une Algérie en ébullition. Sauf que les cadavres dans leur casier réfrigéré évoquent, par leur silence, leurs souffrances, leur fin. Et ils donnent à Moussa l'occasion de transformer les longs monologues auxquels le condamne sa condition de reclus en conversations fictives. Et puis, il y a Aziz avec qui il doit écrire un livre à partir de ses élucubrations enregistrées sur dictaphone. Aziz, le Zorro de la wilaya, le héros du petit peuple qui fait tourner en bourrique tous les notables, et autres stipendiés de l'administration.

Moussa parle, parle : de sa pauvre vie, des coupures d'électricité, des maux dont souffre le pays sous la coupe des militaires et des prédicateurs barbus, qu'il défie en parfait mécréant ; de rêves perdus et de regrets.

Il témoigne pour toute une génération sacrifiée.

Presque la routine. Jusqu'au jour où on livre le cadavre calciné d'Aziz qui s'est immolé dans l'enceinte du tribunal qui le jugeait pour son « crime » : la prétention de vouloir bousculer l'ordre établi. Il ne supportait plus de n'être qu'un « suivant » de plus dans le troupeau humain. Il se donne la mort pour vivre enfin, dans le souvenir des autres.

Moussa laisse éclater une colère plus froide encore que ses habituels coups de gueule. Il en veut à son ami qui le laisse seul. Il a, certes, l'habitude de la solitude parmi les morts, mais là le coup est trop fort : il ne verra plus l'ami de toujours. Il devient alors ce frère qui affronte la société, le tribunal. Il accuse, gronde, donne à son geste tout le poids symbolique que la volonté de se brûler vif implique. Redevenu Moussa il dédie à l'ami, à la jeunesse, à l'Algérie, un émouvant requiem poétique, un message, d'espoir peut-être, à tous ceux qui préfèrent « affronter le feu que vivre en enfer ». Le feu, omniprésent, traverse le texte, la scène : flamme du briquet, bougies funéraires comme autant de brandons de vie, comme autant d'astres au firmament. Élément ambigu dans sa dualité, le feu réchauffe et détruit : le monde n'est-il pas né de l'ignition du vide et ne doit-il pas, selon les récits d'apocalypse, périr dans un immense brasier ? La fin par le feu : *End/igné*.

Le texte de Mustapha Benfodil est d'une force tellurique. Alliant trivialité et profondeur de propos d'un petit gars du peuple, il s'adresse, sans pathos, à la jeunesse d'un pays qui sombre. Ce n'est pas pour autant un manifeste politique. Il s'agit de poésie pure, cet acte d'écrire et de dire qui n'a pas à vocation changer le monde, mais aide à déciller le regard.

La performance de Azzedine Benamara, bloc de violence contenue, d'ironie picaresque, de sensibilité, en restitue les nuances et les aspérités. Chaque épisode du récit est ponctué d'une pose aux attitudes outrées : il s'agit d'arrimer au souvenir un instant intense de vie, de fixer l'image d'un corps qu'un aléa peut réduire à cendres.

*End/igné* : le cri d'un pays, d'un peuple, entre indignation et révolte.



# EN NOVEMBRE AU TDB

## ABEILLES

Création | Texte Gilles Granouillet  
Mise en scène Magali Lérés

## PARADOXAL

De et par Marien Tillet  
Cie Le Cri de L'Armoire

## LE SYNDROME DU BANC DE TOUCHE

Création | De et avec Léa Girardet  
Mise en scène Julie Bertin

# PROCHAINEMENT

## BÉRÉNICE/PAYSAGES (Déc.)

Création | D'après Jean Racine - Mise en scène Frédéric Fisbach

## LOVE LOVE LOVE (Déc.)

De Mike Barlett - Mise en scène Nora Granovsky

## DÉSOBÉIR LE MONDE ÉTAIT DANS CET ORDRE-LÀ QUAND NOUS L'AVONS TROUVÉ (Déc.)

De Mathieu Riboulet - Mise en scène Anne Monfort

## BIENVENUE EN CORÉE DU NORD Jan.

Création collective - Mise en scène Olivier Lopez

## QUI VA GARDER LES ENFANTS ? Jan.>Mar.

Création | De et par Nicolas Bonneau - Mise en scène Gaëlle Héraut

## KING LEAR REMIX Jan.

Création | D'Antoine Lemaire - Mise en scène Gilles Ostrowsky et Sophie Cusset

## UNE VIE POLITIQUE, FÉV. CONVERSATION ENTRE NOËL MAMÈRE ET NICOLAS BONNEAU

Création | Conception Nicolas Bonneau - Avec Noël Mamère et Nicolas Bonneau

Tarifs • Abonnés 10€

Plein 26€ • Réduit 16€ • -26 ans 11€ (-1€ sur la billetterie en ligne)

M° Goncourt / Belleville  
(L2 ou 11) • Bus 46 ou 75

94, rue du Faubourg du Temple, Paris XI

theatredebelleville.com  
01 48 06 72 34